



**ierree**

INSTITUT EUROPÉEN  
POUR LA REFONDATION DES  
ENTREPRISES ET DES EMPLOIS

# L'aube du Grand Matin

OPUS 2025-2026

# La métamorphose du déclin

Ce quadriptyque, composé de *Les trois malheurs de la science économique*, *La France a les idées pour concrétiser le rêve de William Beveridge*, *Le Grand Matin* et *J'ai décidé !*, propose un chemin. Il dévoile d'abord la faillite des anciennes grilles de lecture, puis esquisse une voie nouvelle où capital et travail cessent d'être rivaux en s'unifiant. Il révèle ensuite l'aube d'un Grand Matin — une lumière qui métamorphose : elle remet le monde debout. Enfin, il appelle chacun, non à contempler le tournant du siècle, mais à y prendre part.

**ieree**  
INSTITUT EUROPÉEN  
POUR LA FONDATION DES  
ENTREPRISES ET DES EMPLOIS

27 rue Jean Bart  
59 000 LILLE

[contact@ieree.eu](mailto:contact@ieree.eu)

[www.ieree.eu](http://www.ieree.eu)

*L'institut des transformations profondes*

# **L'aube du Grand Matin**

« On peut résister à l'invasion d'une armée  
mais pas à celle d'une idée dont le temps est venu. »

Victor Hugo

## **Avant-propos**

Un siècle ne se relèvera qu'en inventant des formes nouvelles capables d'unifier ce que nous avons trop longtemps séparé. Cet avant-propos éclaire la nécessité d'un choix intérieur, d'où peut naître la métamorphose d'un peuple et, peut-être, d'un siècle. .... **p. 6**

## **Préface**

La France, à l'orée de 2025–2026, se trouve au bord d'un déclin devenu insoutenable. Une époque ne s'arrache à la nuit que lorsque surgit la volonté de rebâtir. .... **p. 8**

## **Les trois malheurs de la science économique**

Trois malheurs ont dévoyé la science économique : vacarme des ignorants, myopie des savants, absence de grandeur. Il est impératif de restaurer une économie visionnaire, une conscience éclairée qui s'impose par sa justesse. .... **p. 9**

## **La France a les idées pour concrétiser le rêve de William Beveridge !**

La France peut ressaisir le rêve de Beveridge en repensant l'économie à sa racine, en dépassant la dualité capital-travail et en misant sur la SARS, un modèle d'entreprise pouvant conduire à un plein emploi total et durable. .... **p. 11**

## **Le Grand Matin**

Après l'échec historique du Grand Soir, naît l'espérance d'un Grand Matin porté par la SARS, une forme d'entreprise capable de transformer silencieusement le contrat social. Il appelle chacun à se lever pour ouvrir un ordre plus juste et plus harmonieux. .... **p. 14**

## **J'ai décidé**

Quitter l'ancien monde qui s'effondre, abandonner ses illusions et ses doctrines fragiles pour entrer dans un élan de renouveau fait de courage, de lucidité et de responsabilité, et inviter chacun à décider, à son tour, de rebâtir le monde. .... **p. 16**

## **Postface**

### **Projection**

Au XXII<sup>e</sup> siècle, l'histoire contemple qu'une graine de renouveau, enfouie depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fit basculer une époque vouée au déclin. Elle constate que les renaissances ne naissent jamais des circonstances, mais des décisions. .... **p. 17**

**Après-propos** ..... **p. 18**

# Avant-propos

## **Changer ou périr.**

**Les civilisations ne tombent jamais d'un coup : elles s'érodent lorsque l'idée qui les portait cesse d'être à la hauteur du monde qu'elles doivent affronter.**

Un siècle ne se juge pas à ses crises, mais aux formes nouvelles qu'il ose inventer.

Il arrive parfois que les civilisations, comme les êtres, se retrouvent à ce point de la route où rien ne peut plus continuer comme avant. Le siècle qui s'annonce pourrait bien être ce seuil : celui du dernier sursaut et du premier vainqueur.

Nous vivons une époque où tout vacille : la paix, la stabilité, la confiance, jusqu'à l'idée même de continuité historique. Ce que l'on croyait durable chancelle, ce que l'on pensait assuré se fissure. Les risques de conflit s'intensifient, les tensions s'aiguisent, et l'horizon paraît parfois se troubler comme un avenir qui hésite à se formuler. Dans ce contexte, le chef d'état-major des Armées a rappelé une vérité essentielle : le collectif n'est pas une somme d'individus ni un arrangement pratique. C'est une conscience partagée. Une volonté commune qui donne à chacun la force de tenir, parce qu'il sait que les autres tiennent aussi. La pérennité d'un pays ne se joue ni dans la technique ni dans la puissance brute, mais dans la capacité des citoyens à agir ensemble, à se reconnaître responsables les uns des autres et à porter un même horizon.

Cette vérité vaut pour les nations comme pour les entreprises, pour les peuples comme pour toutes les communautés humaines : l'unité est une force quand elle est choisie, consciente, orientée par un sens moral. Sans cela, tout finit par se déliter.

Il nous faut désormais une économie juste et forte, non pour glorifier la puissance, mais pour soutenir notre défense, protéger la paix, garantir la dignité des peuples grâce à un travail pour tous en partageant différemment les richesses, et ouvrir la voie à un XXI<sup>e</sup> siècle pacifié et unifié. La fin du siècle sera implacable : elle montrera que les pays qui auront fait les bons choix – sagesse, responsabilité, économie repensée – ne pourront que servir de modèle à ceux que les mauvais

choix – guerre, domination, économie sans conscience – auront ruinés. Et l'Europe, si elle le décide, est la mieux placée pour construire cette voie nouvelle.

Car préalablement, face à ces défis, une question s'impose : que signifie évoluer dans un univers qui, depuis les amas de galaxies jusqu'aux organismes vivants, recherche la cohérence, l'équilibre et la forme juste ? Si l'Univers a un sens profond, la moralité y tient une place primordiale. Elle agit comme un principe qui oriente silencieusement la vie vers plus de justesse et d'accomplissement, et auquel les sociétés humaines ne sauraient échapper. On sait aujourd'hui que l'Univers est régi par des lois, que la vie obéit à des règles, ne pas s'y conformer, consciemment ou inconsciemment, individuellement ou collectivement, c'est déjà se mettre à mal et, les ignorer, c'est finir par s'engager sur la voie de la disparition.

De la même manière, l'économie n'est pas un simple mécanisme. Elle est la matrice de notre civilisation. Elle ne peut plus se fonder sur les oppositions duales — employeurs/employés, capital/travail, riches/pauvres — qui en font une économie de fracture. Elle doit être repensée à neuf dans une logique d'unité ; tel est le saut épistémologique à accomplir. Et la France peut le faire : l'idée est prête à être exploitée.

L'enjeu de ce siècle est peut-être là : unifier, dans une même architecture, ce que nous avons trop longtemps séparé. Le sens et l'action. L'homme et son œuvre. La puissance et la conscience. La prospérité et la moralité. La lucidité et l'espérance. L'économie et le destin.

Cet opus s'inscrit dans cette ambition : offrir une voie, proposer une bifurcation, ouvrir une métamorphose. Non par naïveté, mais par fidélité à ce que l'humanité porte de meilleur lorsqu'elle se relève. Il invite chacun à s'interroger : vaut-il mieux suivre le bourgeon qui grimpe, ou rester assis sur la branche prête à craquer ?

C'est pourquoi, tout commence par là : un choix intérieur. Celui qui, un jour silencieux, sans bruit et sans témoin, fait basculer une vie, un peuple, peut-être un siècle entier.

Lille 24 novembre 2025.

# Préface

Il est des époques où la nuit a assez duré.

Les années 2025 et 2026 marquent la charnière entre le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle et le second. Il semble évident pour qui observe la situation française avec lucidité que la France ne supportera pas un second quart de siècle aussi critique que le premier.

Durant ce premier quart est monté un sentiment diffus, profond, têtu : celui d'un déclin économique et social si prononcé qu'il ne dit même plus son nom. Ce déclin avance comme une ombre sournoise qui prend le dessus sans bruit. La situation est telle qu'elle appelle une bifurcation de cette trajectoire décliniste.

Une idée transformatrice peut avoir une force certaine. Mais un siècle ne bifurque pas sous la seule pression des idées ; il bifurque lorsque des femmes et des hommes décident de devenir actifs du progrès. Un monde ne renaît pas parce qu'on l'espère ; il renaît parce qu'on le rebâtit.

Et pour rebâtir, il faut d'abord choisir : choisir de ne plus maintenir les ruines, choisir de voir l'aube arriver, choisir de passer du constat à l'œuvre.

Cet opus est une invitation. Invitation à regarder le déclin en face, puis à le transcender. Invitation à refuser la résignation qui paralyse, mais aussi les illusions qui aveuglent. Invitation à participer à ce qui pourrait être le premier geste d'un Grand Matin collectif.

Et il est des moments où l'aube dépend d'un mot simple, prononcé avec gravité, avec courage, avec conviction : j'ai décidé !

Car il est des époques où la nuit a assez duré.

# Les trois malheurs de la science économique

Il est des sciences qui éclairent l'humanité, et d'autres qui l'égarent.

La science économique, jadis noble fille de la philosophie, est devenue servante du pouvoir, complice du désordre qu'elle prétend expliquer. Trois malheurs la frappent, trois fautes qu'elle traîne comme des boulets.

## **Premier malheur : le vacarme des ignorants.**

Trop nombreux interviennent dans l'économie sans science ni mémoire et on s'étonne ensuite du chaos. C'est comme si chacun s'arrogeait le droit d'opérer un malade sans la moindre formation en chirurgie : on n'ose imaginer les dégâts — mais en économie, *que nenni* ! Les plateaux débattent, les réseaux sociaux illustrent le degré zéro de la pensée, les ministres promettent, les chroniqueurs assèent. La vérité se tait — étouffée sous les certitudes des ignorants. Nul néophyte ne s'aviserait de contester un mathématicien sur ses équations, un physicien sur ses formules, un médecin sur son diagnostic ; mais l'économiste, lui, courbe la tête devant la foule bavarde. Ainsi, l'économie est devenue spectacle. Et de ce spectacle, on fait une politique.

## **Deuxième malheur : la myopie des savants.**

Le monde se tisse en réseaux, mais les économistes le découpent en cases. Ils séparent ce que la vie unit : la dette du chômage, le travail du sens, le capital de la force collective des travailleurs. Ils tracent des équations comme on trace des murs, ignorant que la réalité passe à travers. La planète brûle, les sociétés vacillent, les liens se défont — et leurs modèles, eux, continuent de tourner sur eux-mêmes comme des toupies savantes. C'est le malheur de l'intelligence amputée : celle qui calcule juste mais pense faux.

### **Troisième malheur : l'absence de grandeur.**

Depuis deux siècles et demi, l'économie avance à pas comptés, sans jamais lever les yeux. A-t-elle eu son Newton ? Son Darwin ? Son Copernic ? Non. Elle n'a produit que des comptables du monde, pas des découvreurs d'horizons nouveaux. Elle s'est faite petite pour rester sage, servile pour rester utile. Elle décrit la misère sans la comprendre, et la reproduit sans s'en douter. Le troisième malheur, c'est la peur d'inventer : la peur de rompre avec l'ancien monde pour en bâtir un meilleur.

Voilà pourquoi l'économie n'est toujours pas en passe de devenir une science, et reste artifice. Voilà pourquoi nos sociétés s'effondrent sous le poids des discours vides de résultats probants. Et voilà pourquoi, tant que ce triple mal ne sera pas guéri — cacophonie, myopie, manque d'ambition intellectuelle — nous continuerons à fabriquer massivement des dettes et des chômeurs comme d'autres fabriquent des armes.

Qu'on rende le silence à ceux qui parlent trop et mal, la complexité à ceux qui simplifient, et la hauteur à ceux qui comptent sans comprendre. Il est temps que l'économie redevienne ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une conscience éclairée qui s'impose par sa justesse.

Le siècle attend des économistes qui cessent de faire des constats et des bilans, et fassent naître enfin quelques visionnaires, capables de révolutionner leur science.

Lille, le 12 novembre 2025.

# La France a les idées pour concrétiser le rêve de William Beveridge !

Né à Rangpur, dans l'Inde coloniale, en 1879, Sir William Henry Beveridge fut l'un de ces esprits rationnels animés d'une tendresse ardente pour l'humanité. Économiste, juriste, réformateur social, il ne fut ni idéologue ni utopiste, mais un architecte de justice, persuadé que la raison devait servir la dignité humaine. Formé à Oxford, il s'attacha d'abord à comprendre le chômage, qu'il tenait pour une maladie *de la civilisation*. Célibataire endurci, discret sur sa vie intime, il épousa tardivement l'une de ses collaboratrices, Jessy Mair, compagne fidèle de son engagement.

Après son célèbre Rapport de 1942, qui fit de lui le père de l'État-providence britannique, Sir William Henry Beveridge publia deux ans plus tard *Full Employment in a Free Society – Un emploi pour tous dans une société libre*. Il y posait la promesse des démocraties libérales et ouvrit ainsi la grande ère de l'État-providence – cette invention européenne qui, après avoir porté les sociétés de l'après-guerre, finira probablement par mettre KO les économies bienveillantes, étranglées par les milliards de dettes accumulées et par l'incapacité à remettre en cause un système qui produit inéluctablement son propre passif.

Trois générations plus tard, le constat est sans appel : plus personne ne songe au plein emploi.

En France, la situation économique est tellement dramatique, à cause des faillites d'entreprises qui atteignent des records inégalés, du chômage qui repart à la hausse, et même si un budget est voté — le contraire serait pire encore —, chacun sait bien que la lente agonie se poursuivra, à tel point qu'on n'ose même plus prononcer le terme *plein emploi*.

Ainsi, annoncer aujourd'hui la visée du plein emploi dans de telles circonstances indique forcément que l'on détient une idée réellement disruptive, capable de tordre le cou à cette descente aux enfers. Comme l'écrivait Hölderlin : « *Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve.* »

Car cette fois, pour enrayer la descente aux enfers, il nous faudra repenser le monde en revenant aux sources de la vie. Dans le *Livre de Vie* attribué au dieu égyptien Thot, celui-ci nous révèle la marche du monde :

« Au commencement était le Un.  
Quand le Un devint deux, ils étaient trois.  
Et le trois redevint Un. »

C'est pourquoi, les premières sociétés humaines vivaient dans cette conscience du *Un*. Elles étaient animistes, reliées à la nature, et se percevaient comme une part d'un grand tout vivant. Leur pensée était systémique avant l'heure : l'homme, la terre, les animaux, le ciel, tout participait d'un même équilibre.

Puis vinrent les sociétés dualistes, où l'esprit se sépara de la matière, l'homme de la nature, moi et les autres, et bientôt le capital du travail.

De cette séparation originelle naquit l'économie moderne, brillante par sa puissance, mais prisonnière de son propre découpage. Elle a bâti sa prospérité sur la dissociation — du capital et du travail, du profit et du sens, de la richesse et de la vie.

Mais on ne résout pas les problèmes d'une société dualiste avec les outils de la dualité.

Il faut revenir à la pensée systémique, ce regard global et vivant dont nos ancêtres étaient dotés. Il s'agit d'un véritable changement de paradigme qui s'impose aux humains que nous sommes devenus.

Il nous faut reprendre le chemin indiqué par Thot : inventer le *trois qui redevient Un*, la voie de la transcendance.

Autrement dit, concevoir, cette fois, au cœur de l'économie, une nouvelle forme d'entreprise capable d'unifier le capital et le travail.

Cette entreprise moderne a désormais un nom : la Société à Responsabilité Sociale (SARS). Elle ne nie pas les forces en tension — capital et travail —, elle les réconcilie dans une unité nouvelle.

Son modèle repose sur un trépied fondateur :

- une nouvelle répartition du droit de propriété, où chacun détient une part égale du capital ;
- une capitalisation dynamique garantie par l'État — un prêt de 20 000 € par acteur — destiné à sécuriser l'engagement de chacun ;

- un dirigeant spécifiquement formé aux enjeux contemporains, attesté par un diplôme reconnu par l'État, garant de l'intérêt général, de la vision stratégique et de la cohérence collective.

Les deux premiers principes assurent la fusion du capital et du travail : chaque acteur devient à la fois salarié et actionnaire, égalitaire dans les droits comme dans les devoirs.

Le troisième apporte la transcendance structurelle — celle d'un pilotage éclairé et légitime — qui fait tenir l'ensemble.

Ainsi, la SARS n'est pas seulement une innovation organisationnelle : elle est le retour du Un dans l'économie, l'accomplissement du *trois qui redevient Un*.

Elle fonde une économie de la co-responsabilité (État, entreprises, êtres humains), où la prospérité n'est plus un compromis, mais une œuvre partagée.

Lille, le 1<sup>er</sup> novembre 2025.

Pour en savoir davantage sur ce concept innovant et sur la démarche opérationnelle portée par la Fédération des SARS, vous pouvez consulter l'IEREE – Institut Européen pour la Refondation des Entreprises et des Emplois : <https://ieree.eu/>



<https://urlr.me/6b2Yc>



<https://urlr.me/C2TQF>

# LE GRAND MATIN

Il est curieux que les hommes aient songé au Grand Soir — auquel succède la nuit — pour bouleverser l'ordre du monde.

Qu'a-t-il apporté, ce Grand Soir tant espéré ?  
Sinon le remplacement d'une tyrannie par une autre :  
la dictature d'un tsar par celle d'une bureaucratie,  
les privilèges de la noblesse par des statuts spéciaux,  
la dominance du sang par celle de l'argent.

Aucun Grand Soir n'est jamais parvenu à dissoudre les rapports de domination installés depuis des siècles au sein de l'humanité.

C'est peut-être parce que personne n'avait songé au Grand Matin.  
Il est vrai qu'il vient toujours après le Grand Soir, dans l'ordre des choses.  
Le Grand Matin, c'est l'aube qui apporte la lumière,  
le lever d'un nouvel ordre,  
après que la nuit ait laissé son chaos derrière elle.

Aujourd'hui, une nouvelle forme d'entreprise est née :  
la Société à Responsabilité Sociale — la **SARS** —  
chargée de transformer silencieusement l'ancien contrat social.

C'est elle qui ouvre le chemin.  
Sa force est souveraine, parce qu'elle porte en elle la responsabilité.  
Son équilibre, sa justesse, son harmonique l'empêchent d'être une illusion.  
Par sa légitimité et sa fécondité, elle touche nos cœurs  
dans la joie du sursaut accompli.

Il ne s'agit pas d'une chimère : **la SARS est là !**  
Elle incarne, ici et maintenant,  
une nouvelle manière d'entreprendre,  
de partager,  
de prospérer ensemble,  
dans l'harmonie de la Nature.

*Au soir, les hommes se couchent.  
Au matin, ils se mettent debout.*

*Alors debout les hommes !  
Debout les femmes !  
Debout les nouvelles générations !*

Aujourd'hui, le jour se lève avec la SARS.

**LE GRAND MATIN EST LÀ.  
IL COMMENCE AVEC VOUS.**

## **Chronique du Grand Matin – Jour 1**

Ce texte a été publié à l'aurore du 10 octobre 2025 et le soir même, contre toute attente, la France s'est propulsée à la pointe du progrès démocratique.

Pour la première fois dans l'histoire de la démocratie, le pouvoir a été confié à quelqu'un qui n'en voulait pas — et, semble-t-il, doté d'une carte blanche que le Président de la République a remis à son premier Ministre.

Comme Montesquieu l'avait jadis défendu, *le pouvoir doit être confié à celui qui n'en désire point.*

Il aura donc fallu trois siècles pour que cette intuition philosophique trouve enfin sa concrétisation — et c'est encore la France, fidèle à son génie singulier, qui ouvre la voie.

Un premier pas qui ne s'est pas fait attendre : voilà un signe fort et encourageant pour la suite. Sans doute est-ce le premier éclat de l'aube qui se lève, d'autres signes viendront, espérons-le.

L'IEREE, *institut des transformations profondes*, se veut aussi être un éclaireur original — discerner ce que d'autres ne perçoivent pas — et entend prendre place comme institut visionnaire au service du renouveau.

# J'ai décidé !

J'ai décidé de lâcher prise avec ce monde du passé qui ne ressemble plus aujourd'hui qu'à un château de cartes prêt à s'effondrer sous la moindre brise du siècle. Il vacille, il tremble, il chancelle : on y voit les brisures, on y sent la poussière des illusions anciennes, on y entend le bruissement des certitudes qui tombent comme des feuilles mortes.

J'ai décidé d'ouvrir mon esprit à la nouveauté, cette force vive, ardente et audacieuse, qui, seule, peut nous extraire du désastre en marche et rompre l'enchantement fatal des habitudes immobiles.

J'ai décidé de sortir de la fragilité, de quitter les sables mouvants des vieilles doctrines ancestrales et de marcher enfin sur une terre ferme, lavée des mensonges et débarrassée des faux-semblants.

Car l'ancien monde se délite. Chaque carte est en déséquilibre, chaque vérité d'hier se renverse, chaque pilier révèle qu'il n'était que colosse aux pieds d'argile. Non. Le temps n'est plus à l'illusion, mais au courage.

J'ai décidé de reconstruire à neuf la cathédrale sociale à laquelle l'humanité d'aujourd'hui a non seulement le droit, mais le devoir de prétendre. Une cathédrale de justice, de non-domination et de fraternité, érigée non pour abriter le passé, mais pour accueillir l'avenir.

J'ai décidé de me joindre aux pionniers qui, déjà, dans l'aube des temps nouveaux, s'évertuent à en bâtir les fondations. Ils portent les plans, ils tracent la voie, ils dressent les premières pierres de l'édifice que d'autres croyaient impossible.

J'ai décidé de ne plus être passif et de poser dignement ma pierre à cette œuvre commune, afin qu'un jour, dans deux siècles peut-être, l'on se souvienne que les bâtisseurs d'idéal ont existé, qu'ils ont transcendé le Grand Soir et appelé le Grand Matin.

Car un nouvel état d'esprit naît lorsque l'on abandonne les vestiges de l'ancien monde et que l'on se résout enfin à relever l'édifice. Lorsque l'on comprend que l'avenir nous presse, qu'il exige que chacun prenne sa part, qu'il réclame non des conservateurs funestes, mais des éveilleurs de sens et des forgerons de destin.

Et toi, quand est-ce que tu décides ? De rebâtir le monde avec des SARS.

Lille, avant-première — daté du 13 janvier 2026, en écho à un autre cri.

# Postface

## Projection

En ce milieu du XXII<sup>e</sup> siècle, l'histoire raconte qu'une graine, confiée aux derniers souffles du XIX<sup>e</sup> siècle, portait déjà en elle le germe d'un renouveau. Elle demeura pourtant enfouie durant tout le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle, comme si ce temps était un seuil, une antichambre où l'avenir retenait son souffle. Rien n'était encore décidé ; tout pouvait s'effondrer.

Mais la graine souterraine, patiente et obstinée, qui avait grouillé, frémissé et germé dans l'ombre du premier quart, finit par percer la terre à l'aube du second. Elle apportait avec elle les premières lueurs d'une construction neuve : justice économique, responsabilité sociale, refondation du travail, nouvelle manière d'habiter la Terre, réconciliation entre progrès et humanité. Ce siècle, qui se croyait privé d'avenir, ne manquait en vérité que de commencement.

Car tout semblait glisser vers une nuit interminable, prête à engloutir un pays et, avec lui, une part de l'humanité. Les ruines s'amoncelaient, mais les ruines sont des pierres qui attendent un bâtisseur. Et ce moment décisif n'appartient ni aux institutions, ni aux doctrines, ni aux discours politiques. Il appartient à celles et ceux qui puisèrent en eux la force d'avancer alors que le monde reculait.

L'histoire, relue depuis le XXII<sup>e</sup> siècle, révèle une vérité simple et perçante : les renaissances ne naissent pas des circonstances, mais des décisions. Les aubes ne descendent pas du ciel : elles s'arrachent à la nuit. Aucune apocalypse n'est totale tant qu'une volonté humaine demeure. Rien ne change sans volonté, et aucune volonté n'émerge sans décision.

Si cet opus a traversé le temps, c'est parce qu'il portait cette intuition première : un pays ne renaît pas par miracle, mais par un acte délibéré.

Reste alors ce mot, le plus simple et le plus redoutable, celui qui ouvre les portes, qui relève les ruines, qui soulève les époques : j'ai décidé !

Ceux qui l'ont prononcé savent désormais ceci : l'histoire ne demande pas l'impossible ; elle demande le commencement. Car personne ne peut changer le monde, mais chacun peut l'aider à être ce qu'il doit être au lieu de ce qu'il est.

Et de ce jour, une vérité naquit pour toujours.

## Après-propos

Il arrive qu'un texte ne s'achève pas lorsqu'on en clôt la lecture. Il continue de secouer nos pensées par les questions qu'il fait naître, éclairant la nécessité, dessinant des routes encore invisibles, inspirant des pas encore hésitants. Notre institut aspire à ce que cet opus puisse suivre un chemin discret : devenir un compagnon intérieur plutôt qu'un discours de plus.

Il ne formule ici ni conclusion ni somme. Il espère simplement déposer un souffle : celui d'une confiance tranquille en l'avenir lorsque chacun accepte d'y prendre part avec droiture, élégance, patience et courage. L'essentiel n'est jamais spectaculaire. Il tient dans un pas de côté, dans une main tendue, dans une idée révélée plutôt que laissée au bord du chemin.

Si, en achevant cette lecture, une petite étincelle s'est allumée, même infime, alors notre travail aura atteint son but.

« Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie. »

Paul Valéry